

*A Perfect Day*  
de JOANA HADJITHOMAS et KHALIL JOREIGE

## Les intermittences du jour

par ANTOINE THIRION



*Matin, midi ou soir : la narcolepsie de Malek (Ziad Saad).*

première vue, comme le couple de Nobuhiro Suwa le mois dernier, cette journée à Beyrouth n'a rien de parfaite. Le jeune Malek (Ziad Saad) ne parvient pas à reconquérir son ex, Zeina (Alexandra Kahwagi), bien qu'il ait cru s'en rapprocher à deux reprises. Il lui faut par ailleurs préparer l'officialisation, prévue pour le lendemain par le notaire, de la mort de son père, disparu inexplicablement comme 17 000 autres personnes pendant la guerre de Beyrouth. Quant à Claudia (Julia Kassab), sa mère inconsolable et possessive, elle sature son téléphone portable de sonneries inquisitrices.

Malek étant atteint d'une forme particulière de narcolepsie, il n'est même pas cer-

tain qu'on puisse tout à fait parler d'une journée. Régulièrement, le jeune homme tombe d'un sommeil bref mais profond, partout et en toutes circonstances : devant un match de foot à la télé, dans un coin des chantiers d'immeubles qu'il dirige, au volant de sa voiture coincée dans les embouteillages, sur le banc d'une boîte de nuit ou d'une promenade en front de mer. Bien que délimitée par deux matins consécutifs, cette journée est ainsi dépourvue de la linéarité propice au dénouement d'un récit d'action. Rien ne peut en effet se résoudre quand le

sommeil menace à tout moment de faire basculer la conscience dans un puit obscur. C'est que nul ne peut se résoudre à l'autonomie d'un fils déjà trop vieux pour vivre chez sa mère, ou à une rupture amoureuse dont les raisons demeurent inexplicables, ou au deuil d'un mort qualifié encore quinze ans après de disparu.

Si Joana Hadjithomas et Khalil Joreige ont intitulé leur quatrième film *A Perfect Day*, c'est surtout que le présent n'est ici doublé d'aucune autre temporalité. Jour et nuit ont beau alterner plus souvent qu'à leur tour, ils ne sont jamais qu'enchaînement de noir et de lumière, de veille et de sommeil, de présence et d'absence. L'assoupissement n'ouvre sur aucun rêve ou flash-back, et la conscience est incapable de négocier un rapport avec le passé. Le SAS, syndrome d'apnée du sommeil qui se signale par de courts arrêts de la respiration pendant le repos provoquant une fatigue au réveil, traduit littéralement cette rupture par de simples opérations formelles : flou progressif, lents fondus au noir, bruits étouffés en attente d'image. Aussi bénin soit ce handicap, il est donc néanmoins à ajouter à ceux relevés il y a peu au sein de quelques films marquants de 2005 (*Cahiers* n° 609). Un rapport direct s'instaure en effet par ce biais entre un personnage et des procédés de montage et de découpage, comme si le rythme du film était directement branché sur la respiration de Malek : « Dès que je ne bouge plus, mon corps me lâche et je m'endors. »

Si les moments d'inconscience sont voués à disparaître dans les raccords, la menace de l'engourdissement tient Malek d'autant plus en alerte et bloqué dans le présent. Un signal se charge, parfois trop arbitrairement, de le tirer de sa torpeur : sonnerie, SMS, klaxon. Plus souvent, il guette une trace, une preuve enfouie qui lui permettrait de raccorder au passé un présent déconnecté. Mais c'est en courant le risque de s'immobiliser en s'égarant dans la rétrospection. À l'annonce de la découverte d'un squelette en quoi Malek croit peut-être trouver son père, il suspend un chantier. De la même manière, espérant y découvrir un visage, le regard de sa mère se perd dans le marc de son café. Ou bien, alors même qu'elle semblait décidée à reprendre leur relation, Zeina s'enfuit de la voiture où Malek a sans doute fait l'erreur d'observer un trop long silence. Lorsque celui-ci tente de comprendre les raisons de leur

rupture en balayant l'historique de ses messages SMS, il faut qu'un badaud le tire de cette syncope en lui demandant de changer pour lui sa sonnerie de téléphone portable, lequel semble ici lancer les plans aussi sûrement qu'un clap.

Hadjithomas et Joreige n'ignorent pas, bien sûr, que la répétition est une pomme peu efficace si l'on veut guérir les maux d'un présent coupé de toute conscience historique. La force et la limite du film résident dans l'invention de solutions formelles à cette *lenteur* qui caractérise, selon le mot des auteurs, une mémoire mutilée par la guerre, et qui transforme Malek et sa mère en simili-zombies, l'un mutique et fuyant, l'autre apathique et délirante. Ils ne parviennent à communiquer qu'à travers le sommeil, quand il veille sur elle endormie toute habillée, ou lorsqu'au début du film, elle se confie à lui alors qu'il n'est pas réveillé.

Si la douceur de telles séquences est en passe de devenir la signature de notre époque, Hadjithomas et Joreige semblent pour leur part cheminer dans une autre direction. Dans un pays privé de la possibilité de compter ses morts, le visible ne se donne que par intermittence, discontinuité de temps pleins et de temps vides. La reconstruction lente mais sûre de la ville condamne le passé à ressurgir inopinément sous la forme de cadavres anonymes. Pivotal de cette reconstruction oubliée, Malek reprend progressivement une respiration régulière, en acceptant de donner au visible des contours moins nets. Il place sur ses pupilles parfaites les lentilles que Zeina a laissées dans sa voiture, réduisant la route au clignotement continu des feux de voiture dans la nuit de Beyrouth. Sitôt réveillé il court le long de la corniche, à l'heure matinale où le bleu du jour naissant se confond encore avec l'obscurité de la nuit. ■

### A PERFECT DAY

France, Liban, Allemagne, 2005
Réalisation et scénario : Joana Hadjithomas et Khalil Joreige
Assistance réalisation : Sophie Audier
Image : Jeanne Lopprie
Son : Guillaume Le Brax, Sylvain Malbrant, Olivier Goinard
Montage : Tina Baz-Le Gal
Musique : Scrambled Eggs, Soap Hills
Costumes et costumes : Sophie Khayat
Interprétation : Ziad Saad, Julia Kassab, Alexandra Kahwagi, Rabih Mroué, Carole Schoucair
Production : Anne-Cécile Berthomeau et Edouard Maurer (Mile et Une Production)
Directeur de production : Farès Lodjini
Distribution : Celluloid Dreams
Durée : 1 h 28
Sortie : 1 <sup>er</sup> mars

DANS *A Perfect Day*, LE PRÉSENT N'EST DOUBLÉ  
D'AUCUNE AUTRE TEMPORALITÉ.

### ZOOM

## Hadjithomas & Joreige, la possibilité d'une ville

par ELISABETH LEQUERET

Une des premières installations de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige s'appelait *Le Cercle de confusion*. Beau titre, volé aux photographes, qui définissent par là l'aptitude d'un appareil photo à distinguer deux points. L'installation, un cliché de Beyrouth de la dimension d'une affiche 4x3, collé sur un miroir et découpé en 3000 Post-it, était vouée à sa dispersion, chaque spectateur repartant avec « son » image de la capitale en poche.

Substitution de cratères et de vides au lissé d'une vue aérienne, *Wonder Beirut* (1998) invitait aussi à cela. Inspiré du travail du photographe Abdallah Farah, *Wonder Beirut* se présente sous l'apparence modeste d'un jeu de cartes postales de l'ancienne Beyrouth. Archéologie encore. Double opération qui rabat moins une imagerie exotico-touristique sur sa propre réalité qu'il ne réincruste dans la trame même du présent les scories de la guerre : brûlures de mégots pour marquer les impacts d'obus, rayures au feutre, ici pour masquer un immeuble détruit sous les bombardements, là pour cibler un 4 étoiles en construction. Faire surgir, sous les pavés de la ville ancienne, le sable d'un chantier en perpétuel devenir ? Réaction logique contre la doxa nationale, amnésie plutôt qu'amnésie, qui entend bien faire table rase de la guerre.

Capter le présent d'un pays sans mémoire apparente, mais dont chaque parcelle de terre, tel le corps déterrée par les bulldozers dans *A Perfect Day*, c'est laisser affleurer un mille-feuille de processus historiques. Faire resurgir, par exemple, les fantômes de Khiam, pénitencier du sud Liban. Lieu de non droit, sans avocats ni procès, livré à l'arbitraire le plus complet, Khiam a été une sorte de Guantanamo libanais. Tourné en 2000, le film du même nom revient sur les conditions de détention de six anciens prisonniers, proposant un feuilleté de chapitres (vie quotidienne, système D, minuscules objets clandestinement créés par les détenus, etc.), montage propre à redessiner les contours

d'un paysage disparu depuis la fin de l'occupation israélienne. Chez Hadjithomas & Joreige, une image apparaît toujours soustraînée. C'est en 1997 que ces deux anciens étudiants en littérature comparée, après un bref passage par le théâtre, proposent leur première installation. Exposée à l'Institut du monde arabe, *Beyrouth, fictions urbaines*, scénographie en plusieurs actes, interroge déjà le statut de la photographie, et prend déjà pour sujet les traces de la guerre.

Dans *Cendres*, court métrage tourné en 2003, un homme rentre au pays pour rapporter le vase cinéraire contenant les restes de son oncle. Le film suit son errance à travers la maisonnée endeuilée, couloirs, salons, chambres vides. Portrait d'un personnage en creux, par son silence et son retrait, dont on n'aperçoit le plus souvent que la silhouette noire, se découpant sur un cadre qu'elle creuse plus qu'elle ne le remplit. C'est, selon des modalités différentes, le même procédé qui sous-tend *A Perfect Day*, où le partage impossible du deuil s'énonce par l'impuissance du personnage à s'inscrire dans un espace matériellement et symboliquement surchargé.

Comment ouvrir le récit à l'infini miroitement de l'anecdotique, se libérer des tramés trop nets dans un pays croulant sous les surdéterminations historiques, religieuses, sociales ? C'est l'autre ligne de force que vectorisent tous ces corps hétérogènes, à commencer par ceux des cinéastes eux-mêmes. Dans *Le Film perdu* (2003), ils partent au Yémen sur les traces de leur premier long métrage, *Autour de la maison rose* (1999), dont les bobines ont été volées. Généalogie d'une ville, archéologie d'un être ou travail d'enquête : au cœur de cette démarche s'énonce un manque ou une distance, la recherche d'une zone d'inconfort.